LE POËTE LAINEZ;

NOTICE

PAR

M. le baron de Stassart,

Membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.
(Extr. du t. XIX, nº 5, des Bulletins.)

LE POËTE LAINEZ.

Vers la fin du XVIIe siècle, en 1688 ou 1689, la petite ville de Chimay fut mise en émoi par l'arrivée subite de l'intendant de Maubeuge qu'accompagnaient des gens de guerre. Il se dirigea vers la modeste demeure d'un homme que certains habitants voyaient d'assez mauvais œil... Il ne vivait pas à la manière de tout le monde : il ne s'occupait jamais de ses voisins; il ne paraissait dans aucune réunion de la bourgeoisie; il passait les jours, parfois même les nuits, au milieu de ses livres. Puissant motif de le détester! Aussi des personnes officieuses l'avaient-elles charitablement désigné comme l'auteur des nombreux pamphlets provoqués par l'humeur conquérante de celui qu'on appelait le grand roi.

M. Fautrier, l'intendant du Hainaut français, était un de ces hommes d'esprit avec qui toujours il y a de la ressource, parce que c'est avec intelligence qu'ils exercent le pouvoir. Il jette un regard scrutateur sur le personnage en

face duquel il se trouve et dont l'attitude, le maintien, le jeu de physionomie n'annonçaient nullement un coupable. Cependant l'on examine avec soin jusqu'au moindre chiffon de papier; mais au lieu d'écrits séditieux, de diatribes politiques, que découvre-t-on? De jolis vers, des notes savantes, de piquants souvenirs de voyage. L'homme dénoncé n'était ni plus ni moins qu'Alexandre Lainez qui, sachant le grec, le latin, l'espagnol et l'italien, s'amusait à traduire divers ouvrages de ces langues en français. Après avoir fait d'excellentes études à Reims, il avait accompagné le chevalier de Colbert à l'armée, puis s'était mis à parcourir l'Europe et l'Asie. Ses ressources épuisées, il était revenu dans sa ville natale (1) où, ne trouvant personne qui sût le comprendre, il avait pris la résolution de s'isoler des humains.

L'intendant lui fit beaucoup d'excuses de sa méprise : un échange d'idées, une conversation intéressante suffit pour établir la confiance entre ces deux hommes, et M. Fautrier finit par emmener, d'abord à Maubeuge, ensuite à Paris, le poëte qui fut là dans son élément. Il s'y vit rechercher, de toutes parts, comme un parfait convive, plein d'enjouement et d'esprit; Despréaux, La Fontaine et le géographe Delisle l'admirent dans leur intimité. Les grands mêmes lui firent des avances; les ministres de Louis XIV le consultèrent plus d'une fois sur les affaires de l'Europe, car il avait fait une étude approfondie des pays qu'il avait visités; il en connaissait bien les intérêts, les institutions et les mœurs. Il aurait pu se placer d'une manière avantageuse au département des affaires étran-

---

(1) Il naquit à Chimay vers 1650; on ignore la date précise de sa naissance.

gères, mais, dominé par la philosophie épicurienne, il avait rencontré dans Chapelle un joyeux compagnon de plaisir, et, sous l'influence du nectar champenois, il improvisait journellement des vers agréables que les beaux esprits colportaient de boudoir en boudoir, non toutefois sans de notables altérations. Aussi disait-il souvent qu'il serait obligé de fonder un hôpital pour ses pauvres enfants estropiés.

On cite une foule de bons mots du poëte belge... Apprenant que deux de ses vers :

La débauche le fuit,
La volupté le suit.

avaient fourni la matière d'un volume, « l'auteur, dit-il, est » un drôle qui a pris une goutte de mon essence pour la » noyer dans un muid d'eau. » Un jour qu'il soupait chez la comtesse de Verue, il y brilla tellement, par les charmes de sa conversation et par la lecture de ses poésies, qu'un académicien, le marquis de Dangeau, lui demanda gracieusement par quel motif un homme de son mérite ne se présentait pas à l'Académie. Sa réponse : *Eh! Messieurs les académiciens, qui serait votre juge?* annonce encore plus d'orgueil que de malice. Quelqu'un s'étonnait de le voir entrer de grand matin dans la bibliothèque royale, après avoir passé douze heure sà table, un distique latin se présenta sur-le-champ même à son esprit pour expliquer qu'il savait allier l'amour de l'étude aux jouissances gastronomiques :

Regnat nocte calix, volvuntur biblia mane,
Cum Phoebo Bacchus dividit imperium (1).

(1) Pendant la nuit règne la coupe enivrante, et les livres sont feuilletés dès le matin; c'est ainsi que Bacchus se partage l'empire avec Apollon.

Grand admirateur de Bayle, il avait fait le voyage de Hollande sans autre but que de voir ce philosophe sceptique.

Aucune considération sociale ne pouvait le décider à se départir de son indépendance : le duc de Bourbon, qui se l'était fait présenter par M. de Lafaye, voulant l'avoir à souper, le soir même. « Monseigneur, répondit-il, six personnes m'attendent à l'image St-Claude, Votre Altesse aurait mauvaise opinion de moi, si je manquais de parole à mes amis. »

Malgré la bonne chère, il avait peu d'embonpoint : leste, agile, il prenait plaisir à grimper sur les arbres les plus élevés. Il se promenait, par une belle journée du mois de mai, dans la forêt de Fontainebleau, avec un gros abbé d'une allure pesante et qu'il conduisait au pas de charge. Le pauvre homme, tout essoufflé, s'arrête sous un énorme chêne au sommet duquel son compagnon s'était déjà perché. « Je te vois, Lainez, s'écria-t-il, et moi aussi répond l'autre, je te vois, comme un oiseau qui regarde un bœuf. »

Les copieux repas dont il faisait ses délices, abrégèrent ses jours; il mourut, à Paris, le 18 avril 1710, et, comme la veille de sa mort, mécontent d'un ecclésiastique qui prétendait s'emparer de ses papiers pour les détruire, il avait changé de domicile et de paroisse, il fut enterré à St-Roch. Il manifestait, en mourant, le regret de ne s'être pas fait transporter dans la plaine de Montmartre pour y contempler encore une fois le lever du soleil.

Voltaire a consacré quelques lignes à Lainez dans son Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV. « C'était, dit-il, un poëte singulier, dont on a recueilli un petit nombre de vers heureux. » Il figure honorablement sur le

Parnasse français de Titon du Tillet (1), dont il avait été, deux ans, le commensal. Le médecin Chambon se mit en devoir de réunir les poésies du défunt, mais il ne put en rassembler qu'une faible partie; l'*Épître à Bayle* et d'autres morceaux d'élite échappèrent à ses recherches. Remises au libraire Jombert, elles ne parurent qu'en 1753, par les soins de D'Aquin de Château-Lyon. Ce volume in-8° de XXII-112 pages est devenu fort rare, et je me félicite de pouvoir l'offrir à l'Académie.

Tous les critiques s'accordent à reconnaître, dans les opuscules de Lainez, du naturel, de la facilité, de la grâce et des tours d'une originalité piquante.

On a souvent cité les vers pour le portrait de Mme de Martel :

Le tendre Apelle, un jour, dans ces jeux si vantés
Qu'Athènes autrefois consacrait à Neptune,
Vit, au sortir de l'onde, éclater cent beautés,
　　Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus un portrait immortel.
　　Sans cette recherche importune,
Hélas! s'il avait vu la divine Martel,
　　Il n'en aurait employé qu'une.

Néanmoins je préfère, comme marquée au coin d'une délicatesse exquise, la pièce intitulée : *Le véritable amour.*

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,

---

(1) C'est un monument de bronze que Titon du Tillet fit exécuter à ses frais, de 1708 à 1718, par Louis Garnier, élève de Girardon. Il se voit encore dans une des salles de la grande bibliothèque de Paris. La description en fut publiée par Titon du Tillet lui-même, in-12, Paris, J.-B. Coignard fils, 1727. Il existe une édition in-folio de ce livre. Paris, 1760.

Tendres écrits, serments d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour, il n'est que dans mon cœur.

L'*Almanach des dames*, de 1818, contient (page 27) un madrigal inédit qui n'est pas inférieur aux deux pièces précédentes :

Un ruisseau m'endormait en tombant dans la Seine,
Mille oiseaux m'éveillaient et ranimaient ma veine,
Une aurore naissante éclairait le chemin
D'où le zéphyr et Flore, avec leur douce haleine,
Faisaient neiger sur moi la rose et le jasmin.
J'aperçus tout à coup la beauté que j'adore,
J'oubliai les ruisseaux,
Je n'ouïs plus d'oiseaux,
Je ne vis plus de flore,
De roses, de jasmin, de zéphir ni d'aurore.

Cette épigramme :

Je sens que je deviens puriste,
Je plante au cordeau chaque mot :
Je suis les Dangeaux à la piste,
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

prouve qu'au besoin, il aurait pu se montrer satirique tout comme un autre. Du reste, il avait peu de fiel dans le cœur; son caractère le portait naturellement à la bienveillance.

Il s'était pris d'une sorte de passion pour les exploits de Charles XII, roi de Suède. Il les célébra dans un poëme

d'environ deux mille vers (1). Le début m'en semble un peu trop emphatique.

Vous en jugerez :

Où suis-je à mon réveil ? et quel divin transport
Entraîne tout à coup mon esprit vers le Nord.
Le Don sort tout en feu du milieu de ses glaces,
Deux cents bouches d'airain expliquent ses menaces.
. . . .
. . . .
L'Elbe au moindre aquilon voit flotter sur ses rives
Du Danois cuirassé les cohortes massives.
Le monde est-il le but de tant d'apprêts divers ?
Un mineur (2) dans Stockholm fait trembler l'univers.

Ce poëme, sauf quelques fragments, n'a jamais vu le jour, mais l'auteur en fit à son héros l'envoi qu'accompagnait la lettre suivante :

« Sire, je vous envoie, au milieu de la Pologne, ce que j'aurais envoyé à Alexandre au milieu de l'Asie. Ce sont des tributs que l'on paie aux héros, bien moins pour marquer sa sujétion que pour se faire honneur.

» Je souhaite, Sire, que vous jouissiez longtemps d'une gloire qui, tout immense qu'elle est, ne vous demande que de vous imiter vous-même. Je prie, etc. »

On ne dit pas si Charles XII se montra sensible à tant de courtoisie et s'il en témoigna sa reconnaissance au poëte.

Plusieurs ouvrages de Lainez, entre autres un poëme

---

(1) Un de ses biographes, d'Aquin, de Château-Lyon, ne parle que de six cents vers, mais j'ai plus de confiance dans ce que dit sur ce point Titon du Tillet.

(2) Charles XII avait à peine 18 ans, lorsqu'il soutint la guerre contre le Danemark, la Pologne et la Moscovie.

en vers grecs sur Homère, une traduction de Pétrone et des cantates sont restés inédits.

Alexandre Lainez, s'il faut s'en rapporter à Titon du Tillet, était de la même famille que le père Lainez, second général de la compagnie de Jésus (1), ce qui ferait supposer une origine espagnole.

Vous excuserez, Messieurs, ces détails sur les productions de Lainez. Les poëtes belges du XVII[e] siècle ne sont pas nombreux, et celui-ci me paraît mériter d'être plus généralement connu qu'il ne l'est encore.

---

(1) Né dans le bourg d'Almançario, diocèse de Siguença, en Castille, l'an 1512, et mort à Rome, le 19 janvier 1565.